

Et aussi, quels soins elle prend de son humble amie ! . . .
 Avec quelle sollicitude elle lui enlève ses paquets des doigts !
 Comme elle lui demande si elle n'est pas fatiguée, si la chaleur de la poussière ne l'ont pas incommodée autre mesure ?

Toniet a déjà pris les bulletins de bagage des mains de sa mère.
 — Ne vous occupez de rien, tante Lise, dit Marguerite, nous allons bâcler toute la besogne, nous trois . . . Même faire charger les bagages sur un omnibus . . . Cousez avec maman, en attendant que ce soit fini ! . . .

Et légère, souple, adorablement jolie, sous son grand chapeau de deuil, et dans sa simple petite robe de voile noir, Marguerite disparaît rejoindre Monette et Toniet qui l'attendent.

— Qu'elle est gentille, dit Mme Escambe¹ en la suivant des yeux. Bonne comme vous ! . . .

Abeille l'interrompit.

— Comme toi ! rectifie la marquise, avec une douce insistance.
 Pour la première fois, Lise sourit.

Cette inlassable tendresse, si vraie, amollit son cœur ulcéré; l'attire, l'apaise, la charme de nouveau, comme là-bas dans la montagne.

— Oui, bonne comme toi, répète-t-elle, en serrant la main d'Abeille.

Mais cependant, c'est à son père qu'elle ressemble traits pour traits, avec la même énergie, la même décision que lui ! . . .

Rien ne peut être agréable à Mme de Gesdres autant que cette idée : Marguerite est le portrait de celui qu'elle adore au-dessus de tout, de celui qui représente pour elle, l'idéal de la bonté, de l'intelligence, de l'honnêteté, en un mot de la perfection humaine, de Pascal son mari, son bienfaiteur, son tout ! . . .

Les deux femmes se tiennent par le bras, et lentement, bousculées de tous côtés, se rendent dans l'immense salle des bagages, où les trois enfants, dans le désordre fou des malles jetées pèle-mêle, des cartons à chapeaux, des caisses, des valises, cherchent à reconnaître ce qui leur appartient.

Lise et Abeille vont se placer à quelques pas de la longue table, sur laquelle les hommes d'équipe lancent les bagages sans précaution, comme s'ils avaient un véritable parti pris de tout anéantir.

— Mon Pascal, dit Abeille, eût voulu venir à ta rencontre avec nous. Mais avec sa délicatesse ordinaire, il m'a dit : — " Va la recevoir toute seule, des femmes entre elles sont libres. Moi, je l'attendrai là-bas, dans sa nouvelle petite maison de la rue d'Assas."

Et c'est là, en effet, que nous allons tous vous installer, y compris le vieux chien, qui a une niche toute préparée.

À ce moment, au milieu du tumulte indescriptible de ces voyageurs, criant, appelant, réclamant tous quelque chose, une voix énorme, une voix profondé, s'éleva tout proche d'Abeille et dit :

— Monsieur le comte, laisse donc Zézette s'occuper de tout ça. Reste avec moi, veux-tu, fils ? . . .

Abeille, qui venait de voir Lise tressaillir, se retourna, et le plus singulier spectacle frappa alors ses regards.

Une grosse femme commune, laide et sale, toute maculée par le charbon de la route, avec un visage au nez camard et aux yeux ronds, très effrontés, tenait par le bras un petit homme affairé et sautillant, qu'elle s'efforçait vainement de faire rester auprès d'elle.

Et dans cet homme, à la redingote croisée, au pardessus sur le bras, au chapeau melon, perché comme en équilibre sur l'extrémité de sa tête allongée, et si en avant que la tonsure d'une large calvitie apparaissait par derrière, dans cet homme aux longs favoris grisonnants, au nez pointu et aux yeux verdâtres, Abeille resta supérieure, car elle venait de reconnaître Grégoire de Müssidan.

Celui-ci l'aperçut également, et chercha à se dissimuler, tout au moins à se débarrasser de la Craponette, de plus en plus collante, expansive et bruyante.

Mais elle ne l'entendait pas ainsi et de sa voix formidable, elle cria :

— Mais ne marche donc pas si vite, fils, je ne peux pas te suivre . . . Adrien fait charger les bagages . . . Pourquoi tant me presser que ça ? Tu sais bien que mon cœur m'étouffe ! . . .